

Tréfonds

ISBN 978-2-9561316-5-6

*«La voix lugubre de la foudre rompit ce long assoupissement, et je me relevai dans l'agitation d'un homme qu'on éveille en sursaut. Rien n'arrêtait encore ma vue errante ; mais, en fixant plus attentivement ces lieux, il se trouva que j'étais penché sur le bord de l'abîme, d'où le bruit sourd et confus des gémissements et des pleurs remontait jusqu'à moi. La bouche de l'abîme était vaste, profonde et si ténébreuse que j'enfonçais mon regard dans son centre sans y rien distinguer. »*

Dante – *Enfer*, Chant IV

*« Si tu plonges longtemps ton regard dans l'abîme, l'abîme te regarde aussi. »*

Friedrich Nietzsche

La nuit cédait peu à peu de son obscurité à l'aube quand il s'éveilla. Derrière la fenêtre de sa chambre, des lueurs incertaines se dessinaient sur les contours des toits parisiens. Il prit un moment pour écouter ce que son intuition lui murmurait. Ce matin d'avril s'annonçait gris et pluvieux. Cependant, la météo lui importait peu. La grisaille se trouvait dans sa tête, et cela faisait longtemps qu'il n'avait pas connu d'éclaircie. Ce jour se présentait comme semblable à beaucoup d'autres.

Juste un jour de plus dans sa vie de flic.

Pourtant, moins d'une heure plus tard, la mort allait abattre sa faux tout près de lui.

Il prépara son petit déjeuner habituel tout en écoutant les infos du matin. Un énorme pétrolier se déversait dans l'Atlantique. Un massacre avait fait douze morts dans un établissement scolaire américain, perpétré par deux lycéens de quinze et seize ans armés de fusils d'assaut. Plus de deux cents réfugiés périssaient sur un chalutier en Méditerranée, aucun pays européen n'étant prêt à les accueillir. Le monde lui paraissait sombrer dans le chaos d'une manière irréversible, et lui, Luca Ferrand, simple lieutenant de police, ne pouvait rien y changer. Il préféra terminer son bol de céréales dans le silence et arrêta la radio. Seul le tic-tac de l'horloge murale s'élevait dans la cuisine. En bas dans les rues, les premiers conducteurs véhéments entamaient leurs concertos de klaxon. Les yeux dans le vague, il regarda quelques secondes le ciel maussade avant de se lever pour enfiler son blouson.

— Encore une journée pourrie, laissa-t-il échapper en quittant son appartement.

Vingt minutes plus tard, il gara son véhicule de fonction, une Audi S3 grise, sur le parking intérieur du 36 quai des Orfèvres. Un coup d'œil à la chape noire qui menaçait de se déverser sur Paris lui fit presser le pas en traversant la cour. 7 h 42. Il avait pris l'habitude d'arriver en avance pour prendre son poste. Il aimait le parfum de la vieille pierre des couloirs, celui du bois des portes d'époque, avant que les clopes et les effluves de déodorants ne viennent gâcher le tableau. Il ne fumait pas et n'avait même jamais essayé. Il allait sur ses trente-deux ans et était en excellente condition physique. Il lui arrivait de boire mais ce n'était qu'en de très rares occasions. Il carburait à l'adrénaline et au café, lorsque celle-ci était absente.

En montant les escaliers vers son bureau, il croisa deux gars des équipes de nuit.

— Salut, Luca. La forme ? lui lança Dufresne sans s'arrêter.

— On fait aller, et vous ?

— Un barbecue au petit déj', ça te dit ? lui demanda l'autre.

Dans le jargon, un barbecue est un homicide dont la victime est retrouvée morte carbonisée dans un véhicule incendié.

Pas très appétissant.

— Est-ce que j'ai le choix ? lui retourna Luca.

— Non, c'est Berthelot et toi qui vous y collez, lui répondit Dufresne du bas des marches.

Luca arriva à son étage, fit un détour par la salle de pause pour aller se servir un café et emporta son mug. Son bureau était soigneusement rangé, les dossiers empilés au millimètre dans des chemises de couleur plastifiées. Chaque couleur correspondant à un type d'affaires auquel il s'était mesuré. Luca était un gars méticuleux et organisé, peut-être un peu trop de l'avis de certains de ses collègues. L'inspecteur Berthelot, ancien militaire de cinquante-quatre ans, ne trouvait quant à lui rien à redire sur son équipier. Luca conduisait irréprochablement ses enquêtes. Il pensait vite et

bien. Son instinct de jeune loup ne l'avait encore jamais trompé.

Berthelot débarqua dans son bureau à 8 h pétantes, comme à son habitude. Son mètre quatre-vingt-dix lui avait valu le surnom de « Panzer ». Un véritable char d'assaut. À chaque fois, la porte en prenait un coup. Luca avait remarqué que les gonds foutaient le camp. Il avait anticipé et déjà envoyé un courrier au service d'entretien. Berthelot ne sentait pas sa force, au point que certains des collègues évitaient même de lui serrer la main.

— Salut, Ferrand, tu sais qu'on a rendez-vous avec une merguez ce matin ?

— Oui, j'ai croisé Dufresne et Girard.

— Les gars de la médico-légale sont déjà sur place. La victime a été retrouvée dans une grosse BM complètement cramée.

— Ça sent le règlement de compte, estima Luca.

— C'en a tout l'air.

— J'ai le temps de finir mon café ?

— Tu le prends avec toi. Je conduis. On prend ma bagnole.

— C'est où ? demanda Luca.

— Le parking en sous-sol de l'hôtel Hyatt Regency Étoile.  
En route.

— C'est parti.

Gyrophare allumé et sirène hurlante, la 406 anthracite de fonction de l'inspecteur Berthelot se frayait un passage entre les files qui roulaient au ralenti.

— Qu'est-ce qu'on a d'autre à part la BM incendiée ? demanda Luca.

— Pas grand-chose. C'est le gardien de l'immeuble d'en face qui nous a appelés. Il a aperçu la fumée avant que les détecteurs du parking ne se déclenchent. Il a aussi vu sortir une bécane, une bonne dizaine de minutes avant la fumée. Deux gars étaient dessus. Une grosse cylindrée de type trail.

— Des impacts de balle sur la BM ?

— On va le savoir. Mais j'en doute. Ça ressemble à du travail de pro.

L'inspecteur s'engagea sur le rond-point Charles-de-Gaulle et en sortit sur l'avenue Carnot.

— Avec Sylvie, ça s'arrange, pour la garde de Julien ? demanda-t-il à son jeune équipier.

— Oui. Je l'aurai avec moi un week-end sur deux.

— Et le petit, comment il prend votre séparation ?

— Il s'adapte vite, répondit Luca avec un sourire, ça n'a pas l'air de l'affecter plus que ça. Hier soir, au téléphone, il m'a dit qu'il était content parce qu'il fêterait deux fois son anniversaire.

— Bien, bien, acquiesça Panzer en riant sous sa grosse moustache broussailleuse.

La voix d'un opérateur s'éleva soudain dans le haut-parleur de la radio :

— *Véhicule 58, on nous signale à l'instant un braquage en cours à l'agence bancaire du Crédit du Nord, 45 avenue des Ternes. Vous êtes tout proche.*

— Putain de bordel ! jura Berthelot.

Luca s'accrocha à la poignée du plafonnier. Panzer écrasa l'accélérateur.

— Poste central, ici l'inspecteur Berthelot. On se rend sur les lieux du braquage. Vous avez d'autres infos ?

— *Les braqueurs sont encore dans l'agence. Il y a une voiture stationnée dans la rue en double file qui semble les attendre, deux hommes armés et cagoulés dedans.*

— Vous avez un signalement du véhicule ?

— *Une Ford Focus blanche, modèle sport.*

— Combien de braqueurs dans l'agence ?

— *Trois ou quatre, le témoin qui nous a appelés n'était pas sûr.*

— Des collègues pas loin ?

— *Vous êtes les premiers. D'autres véhicules vous rejoignent sous deux minutes.*

— OK, on y est.

L'inspecteur éteignit la sirène et sortit une main par la fenêtre pour retirer le gyrophare du toit. Il ralentit à l'approche de la banque et bifurqua une rue avant l'agence pour se garer. Il se tourna vers Luca qui avait défait sa ceinture et contrôlait le chargeur de son Glock 21.

— T'es prêt, mon p'tit gars ? On va les prendre en tenaille avec les collègues qui vont débarquer. On n'aura plus qu'à les cueillir à la sortie.

— T'as des gilets dans le coffre, j'espère, demanda Luca en ouvrant la portière.

— Évidemment.

Les deux hommes allèrent s'équiper de leur gilet pare-balles et se dirigèrent vers l'agence bancaire au pas de course. Ils se dissimulèrent derrière des voitures garées, leur arme braquée vers la sortie de la banque. Sur le trottoir d'en face, une vieille dame marchait en tenant un enfant par la main.

Une petite fille.

Elle aperçut l'inspecteur Berthelot.

Il la vit lui aussi et s'empressa de mettre un doigt devant sa bouche pour qu'elle n'attire pas l'attention des braqueurs qui attendaient dans leur voiture la sortie de leurs complices. Pendant un bref instant, le temps se figea, comme la vague d'un tsunami immense qui aurait suspendu sa course, juste au-dessus d'eux. Malheureusement, l'enfant était trop jeune pour comprendre la situation. Elle cria en montrant l'inspecteur du doigt. Berthelot vit dans la voiture les deux braqueurs se tourner vers la petite fille, puis il les vit se tourner vers lui. En un éclair, ils dirigèrent leur fusil d'assaut dans sa direction et ouvrirent un feu nourri, faisant voler en éclat les vitres de leur véhicule et celles de ceux qui se trouvaient sur la trajectoire des balles.

Luca riposta immédiatement pour essayer de couvrir son équipier.

— Police ! hurla-t-il.

Mais les deux braqueurs ne cessèrent pas leurs tirs. Leurs balles de gros calibre traversaient les carrosseries et fusaient vers Berthelot qui ne pouvait que rester couché pour se

protéger des rafales. Il sentit un premier projectile lui traverser la cuisse gauche de part en part. Une explosion de douleur lui arracha un cri de bête. Puis un autre vint percuter son omoplate pour ressortir par son poumon droit, faisant éclater ses côtes au passage. Instinctivement, il rampa pour s'abriter sous le véhicule de derrière, sous une pluie de verre SECURIT en morceaux.

À cet instant, trois hommes cagoulés sortirent en courant de l'agence bancaire dont l'alarme venait de se déclencher.

— Les flics ! gueula un des deux braqueurs dans la voiture à l'attention des trois autres.

Luca ouvrit le feu dans leur direction. L'un d'eux riposta de plusieurs rafales de kalachnikov, forçant le lieutenant à se mettre à couvert. Les trois hommes sautèrent dans la voiture qui démarra en trombe en faisant hurler ses pneus sur le bitume. Luca vida son chargeur dans leur direction et logea plusieurs balles dans leur vitre arrière. Cela n'empêcha pas la Ford de disparaître dans une rue pour éviter les avenues encombrées.

Luca courut jusqu'à son équipier et le tira de dessous la voiture. Berthelot était allongé sur le dos. Son sang se répandait sous lui et s'écoulait dans le caniveau. Ses yeux fixaient le ciel gris. Il s'accrochait. Des gerbes d'hémoglobine jaillissaient de sa bouche dès qu'il essayait de respirer. Il avait reçu au moins cinq balles. L'une d'elles lui avait presque coupé un bras, qui ne tenait plus que par des tendons et les coutures de son blouson. De sa main qui restait valide, il agrippa l'épaule de Luca.

— C'est fini pour moi, Ferrand, gargouilla-t-il en haletant.

— Tiens bon ! Les secours sont là, lui cria Luca.

Des sirènes s'élevaient dans les rues toutes proches.

— Tu les as eus ? Dis-moi que tu les as eus, Ferrand !

Des larmes froides coulèrent des yeux de Luca.

— Je... Non, je les ai pas eus. Ils ont réussi à prendre la fuite.

— C'est bien, petit... J'aurais pas aimé que tu me racontes des conneries.



Un sourire se dessina sur les lèvres de Berthelot. Ses yeux se figèrent définitivement sur le ciel, grand ouverts. Sa grosse main relâcha l'épaule de Luca et son bras retomba mollement au sol.

Sur le trottoir d'en face, Luca vit une grand-mère qui tentait désespérément de consoler une petite fille. L'enfant pleurait toutes les larmes de son corps en serrant sa poupée contre elle.

Luca était resté assis par terre, effondré, à quelques mètres de l'équipe médicale d'urgence qui entourait le corps de son équipier. Berthelot tressautait à chaque décharge électrique envoyée par le défibrillateur. Les courbes de l'électrocardiogramme restaient plates. La vie pouvait basculer en l'espace de quelques secondes, aussi imprévisible que le vent tournant. Luca avait encore sa voix dans les oreilles : « *Avec Sylvie, ça s'arrange, pour la garde de Julien ?* » Il ressentit un irrésistible besoin de hurler et parvint difficilement à ravalier sa rage. Pendant plus d'une demi-heure, les secours tentèrent de ramener l'inspecteur à la vie.

Mais il avait cessé de lutter.

Au moment où le corps de Berthelot fut emmené par les brancardiers, une dame affolée arriva en courant et en agitant les bras :

— Par ici ! cria-t-elle. Il y a une passante qui est à terre !

Cinq cents mètres plus loin, dans la direction qu'avait prise la Ford des braqueurs, une silhouette féminine était couchée sur le trottoir, ses longs cheveux blonds s'étalant dans une flaque de sang. Caroline Gassin, une jeune étudiante âgée de dix-neuf ans qui se rendait en cours, avait reçu une balle en pleine nuque. Elle avait été tuée sur le coup. La balistique allait confirmer que le projectile qui l'avait atteinte sortait de l'arme du lieutenant Luca Ferrand.

Deux heures plus tard, au 36 quai des Orfèvres, Luca attendait d'être entendu par le commissaire principal. Assis sur un banc de bois, sa tête dans ses mains, il se répétait en

boucle, comme un mantra : *tiens le coup... tiens le coup... tiens le coup...* Même s'il arrivait en surface à encaisser la situation, il sentait bien qu'au fond de lui une sorte de trou noir émotionnel était en train de se former, quelque chose d'assez puissant pour l'emporter de l'autre côté, là où la folie prend le dessus pour soulager la conscience d'une masse de souffrance trop lourde à porter.

Un voyage dont il était certain de ne pas revenir s'il se laissait aller.

Un homme en costume gris sortit du bureau. Luca n'avait jamais vu ce type. Sûrement un politique. L'homme laissa la porte entrouverte. La voix du commissaire Mariotti s'éleva depuis l'intérieur du bureau :

— Lieutenant Ferrand.

Il entra d'un pas mal assuré.

— Bonjour, chef.

Le commissaire leva les yeux vers lui.

— Bonjour n'est pas vraiment le mot qui convient, Ferrand. Asseyez-vous. Bon sang ! gueula-t-il brusquement, mais qu'est-ce qui vous a pris d'ouvrir le feu sur le véhicule lorsqu'il a pris la fuite ?

— J'ai voulu couvrir l'inspecteur Berthelot des rafales des braqueurs qui tiraient de l'intérieur de la Ford, chef.

— Mais bordel ! Ferrand, vous avez appris ça à l'école de police, non ?! En zone urbaine, on n'ouvre pas le feu derrière un véhicule dans le sens d'une rue, et à plus forte raison s'il s'agit d'une avenue !

— Chef, ils continuaient de rafaler Berthelot ! Leurs tirs auraient peut-être fait plus de victimes de l'autre côté de la voie si je n'avais pas maintenu la pression sur eux, et je...

— Stop ! Ferrand, arrêtez, vous n'êtes plus lucide ! brailla le commissaire en tapant sur son bureau, vous êtes suspendu jusqu'à nouvel ordre.

— Chef, je...

— Ferrand, on ne discute pas ! Et vous êtes attendu dès maintenant par le psy chargé du personnel pour une évaluation. Allez-y.

Luca sortit sans rien ajouter. Mieux valait faire profil bas. Même si le fait d'avoir voulu couvrir son équipier lui paraissait légitime, il avait fait une erreur fondamentale. Une jeune fille avait trouvé la mort.

Il se rendit dans la salle de consultation de l'infirmierie où l'attendait le docteur Reynaud :

— Bonjour, asseyez-vous, monsieur Ferrand.

Le psy affichait un rictus qui ressemblait à un sourire. Son crâne chauve luisant et ses lunettes rondes à monture blanche inspiraient l'irréprochabilité. Luca n'avait vu que deux psychiatres au cours de sa vie : le premier lorsqu'il avait perdu sa mère, douze ans plus tôt, le second pour un entretien formel quand il avait intégré la brigade criminelle. Il s'imaginait parfois que ces types pouvaient être aussi dingues que les pires de leurs patients.

— Bonjour, docteur.

Le psy prit quelques secondes pour scruter l'homme.

— Comment vous sentez-vous, lieutenant, après cette intervention de ce matin ?

— Je suis KO debout, docteur, je ne comprends pas ce qui m'arrive, je crois.

Le médecin attendit que Luca développe son ressenti.

— Cette jeune fille a été tuée par l'une de mes balles. Je ne sais pas si je pourrai me le pardonner un jour. J'ai perdu aussi mon équipier. Ça faisait cinq ans qu'on travaillait ensemble, avec l'inspecteur Berthelot. C'est lui qui m'a tout appris. C'était presque un père pour moi... et je n'ai rien pu faire pour empêcher sa mort.

Luca fixait la bande de la minicassette de l'enregistreur qui tournait sur le bureau. Le médecin laissa s'écouler encore un long moment. Luca n'ajouta rien. Il gardait les yeux rivés sur l'enregistreur. Il avait simplement envie de disparaître. De ce bureau, de cette vie, de ce monde.

— Très bien, lieutenant Ferrand. Je vais à présent vous poser une série de questions. Il vous suffira d'y répondre de façon claire et concise.

Il hocha la tête.

— Après cette intervention, vous sentez-vous capable de reprendre le service au sein de la brigade criminelle ?

Il hésita l'espace de deux secondes.

— Oui. Je suis opérationnel.

— Comment prendriez-vous le retrait de votre arme, assorti d'une mise à pied temporaire ?

— Mon supérieur vient de m'annoncer ma mise à pied. Je m'en remets à sa décision.

— Vous est-il arrivé de penser à vous suicider ? Si oui, à combien de reprises ?

— Ça ne m'est jamais arrivé.

— Vous sentez-vous coupable de ce qui s'est passé au cours de cette intervention ?

— J'ai fait mon maximum pour sauver l'inspecteur Berthelot. J'ai perdu ma lucidité quand je l'ai vu touché par les rafales des braqueurs, et j'ai commis une erreur irréparable. Oui, je me sens coupable de cette erreur.

Luca répondit à une dizaine d'autres questions en restant bref et clair. L'entretien ne se prolongea pas au-delà du questionnaire. Lorsqu'il sortit de la salle de consultation, il était abattu et avait l'impression de porter le poids de la Terre sur ses épaules. Il trouva un courrier sur son bureau faisant état de sa mise à pied et lui indiquant qu'il devait rapporter son arme de service et ses munitions à l'armurerie de la brigade. Les services internes statueraient au plus tôt sur son cas pour déterminer la durée de sa suspension.

Il rentra chez lui le cœur lourd. Son appartement était vide et froid. Beaucoup trop grand pour lui. Sylvie était partie avec Julien, leur fils de huit ans, deux mois plus tôt. La raison de leur rupture était le surmenage de Luca, qui consacrait tout son temps à son travail. Sylvie et Julien étaient là, mais il ne les voyait plus. Elle avait l'impression de vivre avec un fantôme, une forme éthérée à la vague apparence humaine. Toutefois elle n'arrivait pas à lui en vouloir. Luca était un révolté permanent qui ne supportait pas l'injustice. Il vivait son métier avec ses tripes, et pour rien au monde il n'en aurait changé. Il

ne parlait que très peu de son travail avec elle. S'il gardait le silence, c'était pour les protéger, Julien et elle.

À force d'enjamber des cadavres sur des scènes de crime, d'enquêter sur des disparitions avec la certitude de ne découvrir au final que des personnes assassinées, mutilées, brûlées, découpées en morceaux, enfouies sous des décharges d'ordures, à force d'entendre les aveux les plus ignobles de psychopathes qui rivalisaient de perversité dans les atrocités qu'ils commettaient... une substance indéfinissable se générait, comme une ombre épaisse qui, au fil des ans, finissait par envelopper l'enquêteur pour ne plus le lâcher. L'inspecteur Berthelot appelait ça *la malédiction du flic*. Aucun gars, aussi solide qu'il pût être, n'y échappait. Luca ne dérogeait pas à la règle. Lorsque Sylvie avait évoqué l'idée de la séparation, il n'y avait vu qu'une solution pour les préserver du mal qu'il sentait croître autour d'eux, comme un prédateur invisible. Son engagement sans concession dans son travail l'avait conduit dans une impasse. Il n'y avait pas d'alternative. Il fallait les éloigner de cette ombre qui l'attirait chaque jour un peu plus vers des profondeurs inhumaines où le mal régnait en maître. Luca était convaincu que Sylvie le comprenait, qu'elle savait qu'il ne pouvait pas être autrement qu'en étant flic. Il espérait qu'un jour ils seraient à nouveau réunis tous les trois, loin de la capitale, dans une petite ferme de campagne comme ils en avaient fait le projet lorsque Julien était né.

Sa fatigue était si extrême qu'il se laissa tomber sur le divan et s'endormit aussitôt. Il fut tiré en sursaut de son sommeil en pleine nuit par un rêve atroce. Berthelot était assis à la table de la cuisine. Il était livide, avait un bras en moins et son corps ne consistait qu'en des pièces charnues ensanglantées sous un costume deux pièces troué par des balles de gros calibre. Il mastiquait bruyamment des cuillères de cassoulet qu'il enfournait sous sa moustache hirsute. Il ne leva les yeux de son assiette que pour inviter deux autres personnes à se joindre à lui : Sylvie et Julien, aussi blancs et secs que des cadavres exsangues après une semaine de tiroir à la morgue. Ils

s'avancèrent en claudiquant vers la table et prirent place aux côtés de Berthelot. Puis, dans un mouvement synchrone parfaitement horrible, tous les trois levèrent leurs yeux éteints vers Luca, et, entrouvrant leur bouche édentée, dessinèrent sur leurs lèvres le plus hideux des sourires.

Il se redressa sur son lit, haletant.

Sur l'écran digital de sa montre, les chiffres luminescents verts affichaient 4 h 38. Il alla se servir un verre d'eau dans la cuisine. Ses mains tremblaient et son cœur battait à tout rompre. Il comprit alors qu'il ne se rendormirait pas. Il y avait la solution des somnifères, ou plus simplement celle d'ouvrir la seule et unique bouteille d'alcool qu'il avait en sa possession : un whisky millésimé que lui avait offert Berthelot à son entrée dans la brigade criminelle. Depuis, la bouteille faisait décoration dans la vitrine du bar. *Là-haut, Berthelot serait heureux que je boive un coup à sa santé, pour fêter son grand départ vers le pays des ombres.* Il hésita l'espace de quelques secondes mais se ravisa. *Si je me mets à boire, je suis foutu. Dans une semaine, on me ramassera à la petite cuillère.*

Une possibilité inespérée lui traversa soudain l'esprit.

Il s'assit devant son ordinateur et pianota ses codes d'accès à l'intranet de la brigade criminelle. *Bingo.* Ceux-ci étaient encore valides. Il pourrait continuer à suivre l'enquête et consulter les pièces du dossier qui circuleraient sur le réseau. Et il pourrait aussi s'intéresser à d'autres enquêtes. Est-ce que ses supérieurs lui avaient accordé une grâce en lui laissant l'accès aux fichiers ? Le commissaire principal Mariotti avait fait l'éloge de son travail quelques mois plus tôt. *« Le lieutenant Ferrand compte parmi nos éléments les plus prometteurs ».*

— OK, voyons voir s'il y a du nouveau, pensa-t-il à voix haute.

Les équipes scientifiques de l'identité judiciaire n'avaient relevé aucune empreinte, et pas la moindre trace d'ADN sur les lieux du braquage du Crédit du Nord. Il nota qu'un des employés de l'agence bancaire avait entendu deux des malfaiteurs échanger entre eux à voix basse dans une langue étrangère : « Cela ressemblait à du portugais, ou à un dialecte

espagnol » avait déclaré le caissier. Un autre client avait réussi à noter le numéro d'immatriculation de leur véhicule. Mais les plaques étaient sûrement fausses et la Ford volée pour être utilisée pour le braquage, pensa Luca. Le modus operandi des braqueurs, leur armement lourd : ces gars-là n'étaient pas des amateurs. Il ne fit aucune autre supposition. D'autres pistes ne tarderaient pas à apparaître. Il fallait se montrer patient.

Le visage de Berthelot et ses yeux tournés vers le ciel lorsque son cœur s'était arrêté étaient imprimés dans son mental. Il ne parviendrait à faire le deuil de son équipier que lorsqu'il aurait envoyé ces enfants de salaud derrière les barreaux.

Il passa le reste de la nuit et une bonne partie de la matinée à attendre devant son écran que des éléments viennent s'ajouter au dossier. À 10 h 38, un signal sonore le tira de son demi-sommeil : une patrouille de nuit du commissariat d'Aulnay-sous-Bois venait d'envoyer le rapport d'un véhicule retrouvé incendié sur un terrain vague, aux abords de la cité des 3 000. Le signalement du véhicule correspondait à celui de la Ford Focus utilisée pour le braquage du Crédit du Nord. Les 3 000 étaient réputées pour être une zone de non-droit où tout pouvait se faire en matière d'illégalités, une plaque tournante du marché noir de la banlieue nord de Paris. Peut-être qu'une incursion dans cette jungle urbaine serait fructueuse, se dit Luca. Une bande de braqueurs portugais, ça devait pouvoir se dénicher, à condition de se montrer extrêmement prudent et de faire appel à des informateurs discrets. Il envisagea cette possibilité durant quelques secondes, mais c'était peine perdue : une équipe de collègues serait forcément chargée de reprendre l'enquête et irait mener des investigations dans cette cité. Elle ferait alors certainement appel à des informateurs qui ne manqueraient pas de leur signaler qu'un gars de chez eux menait son enquête en solo. Évidemment, ces mêmes informateurs leur balanceraient son nom et il serait arrêté à son domicile dans les heures qui suivraient pour être conduit en garde à vue et accusé d'exercice illégal de ses fonctions.



Il alla se faire chauffer un autre café en traînant les pieds jusqu'à la cuisine. Il ne pouvait que se résigner à laisser tomber l'enquête. Il était encore extrêmement fatigué et décida de profiter des prochains jours pour se reposer complètement, ne plus penser, ne plus rien faire. Il remplit sa tasse et alla fermer les volets de l'appartement, sans en laisser un d'ouvert. Lorsque le jour se lèverait, plus un seul rayon de lumière ne parviendrait à pénétrer à l'intérieur. Il alluma le grand écran du salon et chercha un film au hasard. Quelque chose qui le ferait voyager assez loin pour oublier sa petite vie sur Terre. Tout sauf un polar, évidemment. Il se cala au fond du canapé avec un paquet de chips et attendit le début du générique.

Les jours qui suivirent furent tous identiques à celui-ci. Il en avait perdu la notion du temps, ignorait l'heure des repas, se commandait des pizzas lorsqu'il avait faim, oubliait de se doucher. Ce n'étaient plus vraiment des jours, plutôt une linéarité temporelle faite d'obscurité. Il restait enfermé du matin au soir, coupé du monde dans son appartement plongé dans le noir, à lire, regarder la télé ou à arpenter le net sans but précis. Un vrai légume. Environ une semaine passa ainsi, dans l'isolement le plus total, jusqu'au moment où il se leva et, sans le vouloir vraiment, comme un papillon attiré par la lueur d'une flamme dans la nuit, alla entrouvrir l'un des volets. Ses yeux trop habitués à l'obscurité eurent du mal à s'ouvrir sur la rue. Le soleil printanier déversait abondamment des rayons laiteux sur la ville. Une barre de douleur lui traversa le front. La lumière du jour lui donna la nausée. Il fit deux pas en arrière et se massa longuement les sinus pour atténuer le mal de tête. *Je ne peux pas continuer comme ça, il faut que je réagisse.* Il passa des lunettes noires et sortit sur la terrasse. Le soleil sur sa peau fit peu à peu naître en lui une étrange sensation de bien-être, en opposition totale avec le mal qui avait commencé à s'enraciner. Toute cette lumière finit par lui insuffler une dose suffisante de courage. Il décida d'aller faire quelques courses à la supérette du coin pour se préparer un vrai repas.

En revenant, il vit que le répondeur de son téléphone fixe avait enregistré un message en son absence :

*« Bonjour, Luca. Je suis passée devant l'appartement. Les volets étaient fermés. Je t'ai envoyé deux messages sur ton portable. Impossible de te joindre. Est-ce que tout va bien ? Je te rappelle que tu as la garde de ton fils ce week-end. »*

Il décrocha aussitôt le combiné et composa le numéro de Sylvie, son ex-compagne.

— Oui, allô ?

— C'est moi. Je ne viens d'avoir ton message que maintenant.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Luca ?

— Une intervention a très mal tourné. On a été appelés en urgence sur un braquage. Il y a eu des échanges de coups de feu. Berthelot est mort.

— Bon Dieu, c'est pas vrai ! s'exclama Sylvie.

— Je sais que tu l'aimais bien. Ça m'a foutu un sacré coup. Mais c'est pas tout...

— Quoi ? Tu as été blessé ?

— Non. Je crois que c'est pire. J'ai fait l'erreur de riposter sur la voiture des braqueurs qui prenaient la fuite. Une de mes balles a tué une passante.

— Oh non. Tu gères ça comment ?

— C'est dur à encaisser. Je me suis déconnecté depuis une semaine. Je végète. J'ai écopé d'une suspension. Je ne sais pas encore combien de temps ma mise à pied va durer. En attendant, je t'avoue que je ne suis pas au mieux de ma forme.

— J' imagine que pour ton week-end avec Julien...

— Tout ça m'a vraiment mal fichu. Je ne voudrais pas que le petit en fasse les frais.

— Bien sûr. Je comprends.

— Je te propose de reporter ça dans une quinzaine. Est-ce que ça te convient ?

— D'accord. N'oublie pas que c'est ton premier week-end avec lui. Ça fait deux mois qu'il attend ça. Il me parle de toi tous les jours.

— Dis-lui bien que je pense à lui tous les jours aussi. Je pense à vous deux.

— ... Je lui dirai.

— Je te tiens au courant de ma situation, par rapport au boulot.

— D'accord. Courage, Luca.

— Je t'embrasse. Fais-lui un bisou pour moi.

— Oui, je vais le faire. Bye.

— Bye.

Il raccrocha le combiné et resta assis un moment, pris dans ses pensées. Il imagina Julien, sa petite bouille pleine d'espoir, demandant à sa mère quand il pourrait voir son père. Son cœur se serra. Il avait acheté de quoi se cuisiner des lasagnes, son plat préféré, mais l'appétit n'était plus là. Son regard erra dans la pièce à demi obscure, se posa sur le bar. La bouteille de whisky de Berthelot.

Il se leva et alla se servir un premier verre.

La vie d'un homme repose sur deux éléments fondamentaux pour être vécue vraiment : une activité et une famille. Luca Ferrand venait de perdre les deux à quelques semaines d'intervalle. Un vide était en train de se former à l'intérieur de son être. Il avait l'impression d'une chute libre permanente. Tous ses points de repère s'étaient comme évaporés. Il flottait dans un corps déchiré par l'affliction, écrasé par l'impuissance à changer quoi que ce soit.

Torture implacable de la fatalité.

La bouteille de Berthelot était vide depuis la veille. Il était retourné à la supérette s'en procurer une autre. Un whisky dégueulasse mais qui faisait son job. Depuis l'extérieur, les rares rayons de soleil qui traversaient les stores étaient devenus comme des piques qui lui perçaient la peau.

Il aurait voulu que la nuit soit continue.

Vivre pour toujours dans l'obscurité.

Domaine de l'oubli.

Trois jours passèrent.

Il était vautré dans le canapé et n'en bougeait plus. Véhicule douillet de l'ivrogne. Il faisait quelques rêves difformes, images incohérentes de substitution, kaléidoscopes multicolores vertigineux. Il n'avait plus ni l'équilibre nécessaire ni la force pour se lever et aller vomir dans la cuvette des toilettes. Il n'avait de toute façon plus rien à rendre. Il ne mangeait plus.

À force d'alcool, son mal-être s'étiola lentement au fil des jours. La douleur devint supportable. Il baignait dans le jus de

sa torpeur mélangé au whisky. Parfois, il entendait au loin les bruits qui venaient de dehors, derrière les murailles de son cachot. Arc-en-ciel ignoble de la vie qui suit son cours. Printemps haïssable. Tout ce soleil. Tous ces gens joyeux, en bas, dans les rues.

Il aurait voulu crever.

Un matin, il se traîna jusqu'au tiroir du bureau et en sortit son revolver personnel, un 9mm, identique à son arme de service. Une seule de ses balles mettrait instantanément un terme à ce qui restait de son existence.

Il tourna le canon vers lui et l'observa longuement.

Son œil unique. Froid. Sans expression.

Comme l'orbite d'un squalo borgne dans les profondeurs d'un océan de culpabilité.

Une seule balle suffirait.

Une très légère pression sur la gâchette... juste une infime contraction de son index.

Il ne serait pas seul s'il décidait de partir pour l'autre côté. Son vieux frère Berthelot l'y attendait. Luca l'entendait même l'appeler parfois, bougonner derrière sa grosse moustache parce qu'il tardait à venir le rejoindre.

Il se mit à rire grassement en agitant son Glock 21 devant son nez.

Puis il redevint blême.

À d'autres moments, il entendait Berthelot chanter, comme s'il était là, tout proche, dans la pièce voisine où se trouvaient le bureau et l'ordinateur.

Il laissa tomber lourdement son bras et sa main qui tenait l'arme au sol.

Berthelot chantonnait souvent le même air. *Penny Lane*, des Beatles. Luca trouvait que sa mélodie sonnait plus juste qu'avant sa mort. Peut-être que là-haut, par compassion, John Lennon avait consenti à lui donner quelques leçons de chant. Évidemment, lorsqu'il se redressait en un sursaut ridicule pour se ruer dans le bureau, les plaintes et les bougonnements saugrenus de Berthelot cessaient aussitôt.

Luca était un type rationnel. Il ne croyait pas aux expériences surnaturelles, aux fantômes et à ce genre de choses. Il savait que l'alcool, associé au stress, pouvait provoquer des hallucinations. Et il sentait que sa santé mentale ne tenait plus que par un fil qui pouvait rompre à tout instant. Il culpabilisait tellement pour la mort de cette jeune fille, mais plus encore pour celle de son équipier et seul véritable ami. Le whisky qu'il descendait maintenant au rythme d'une bouteille par jour était en train de redonner vie à Berthelot, parce qu'il ne parvenait pas à accepter sa mort. Pas plus qu'il n'arrivait à mettre un terme à sa vie.

Les journées sans lumière succédèrent aux nuits sans sommeil. Combien de temps s'était écoulé depuis la première bouteille qu'il avait bue ? C'était bien le dernier de ses soucis que de répondre à cette question. Au cours d'une après-midi, ou peut-être était-ce une matinée, il se redressa brusquement du fond du canapé.

— Hé, Panzer ! gueula-t-il à l'attention du spectre de Berthelot qui faisait silence depuis un moment dans la pièce voisine. Panzer ! J'te cause, bordel ! Tu ferais quoi à ma place ? Dis voir un peu, mon gros...

Il se laissa retomber de tout son poids sur les coussins.

Pas de réponse.

Encore une rasade bue au goulot, suivie d'un rot sonore.

Le silence.

Au bout d'un long moment, la voix de Berthelot s'éleva. Il chantonnait :

— *Let me take you down, 'cause i'm going to... Strawberry Fields... Nothing is real...*

— Ah, enfin ! vociféra Luca avec un sourire illuminé, tu changes ton répertoire ? C'est pas trop tôt !

Le silence à nouveau.

— Hé, Panzer, j't'ai causé, il me semble !

— *Tu devrais continuer à chercher du côté des 3 000, voilà ce que je ferais à ta place, Ferrand.*

La voix de son collègue s'était élevée, caverneuse, étrangement atténuée par la frontière qui séparait la réalité de l'hallucination.

— J'y ai déjà pensé, mais j'suis grillé, Panzer ! Mariotti m'a mis hors circuit, combien de fois il faudra que j'te le répète !

— *Trouve un moyen, petit... Coince-moi ces enfoirés.*

La voix gutturale s'était élevée avec plus d'intensité dans son mental. Elle lui vrillait presque les tympanes. Panzer était en colère.

— Un moyen, un moyen... T'es marrant, toi.

Il nourrit son délire de longues gorgées de Jack Daniels.

— J'ai accès à l'intranet, tu sais, vieux frère. Je peux récupérer tous les nouveaux éléments qui tombent dans le dossier.

— *C'est bien, petit. C'est bien... Alors, grouille-toi de me sortir de ce trou. Je me décompose. J'ai des saloperies de vers qui me grouillent partout.*

— D'accord, Panzer. Comme tu voudras. Mais tu me lâches pas... J'ai besoin de tes conseils, OK ?

Pas de réponse. Luca émit un grognement bestial dû à l'effort surhumain qu'il déploya pour s'extraire du canapé et, manquant de tomber sur la table basse, parvint à se rattraper in extremis en s'accrochant au pied de la lampe halogène, dans une cascade digne de Buster Keaton. Il se traîna jusqu'à son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil comme un vieux sac de patates.

— Voyons voir... bafouilla-t-il en démarrant son PC.

Le dossier maintenant intitulé *Braquage Crédit du Nord-Ternes* venait d'être enrichi de plusieurs pièces intéressantes : trois autres hold-up, commis en province, avaient été perpétrés par une bande de braqueurs dont le signalement correspondait à celui des *Espagnols*, surnom dont les avaient affublés les collègues. Dans la cité des 3 000, des arrestations de jeunes dealers de hasch avaient conduit à des dépositions qui ouvraient des pistes. Les langues s'étaient déliées. Il ne restait plus qu'à aller vérifier ces informations sur le terrain. D'après l'une d'elles, un des braqueurs, surnommé *Chulo*, se

rendait régulièrement dans le quartier de la Goutte-d'Or, où son frère tenait un petit établissement de nuit..

Les yeux embués de Luca s'ouvrirent tout grand à la lecture des dernières lignes.

— Hé, Panzer ! On en tient une belle là ! Ha, ha, ha ! rit-il bruyamment en levant un poing victorieux.

Son enthousiasme redescendit aussi vite qu'il était venu.

— Mais putain, c'est foutu ! Les collègues seront sur place avant nous. Ils nous piqueront notre petit Chulo avant même qu'on ait mis la main dessus... Et puis, regarde-moi, Panzer... J'suis minable... Plus bon à rien.

— *Va prendre une douche froide, petit. Et rase-toi. On a connu pire.*

Les mots de son vieux frère d'armes lui redonnèrent un souffle de vie.

— OK. T'as raison, je vais faire ça !

Il se leva d'un bond et se campa droit sur ses jambes en exécutant un salut militaire au garde à vous.

— Ces Espagnols vont voir de quel bois on se chauffe ! On va aller trouver le frère du Chulo dans son rade, même si on arrive après les collègues. Pas grave. On sera assez malins pour se faire passer pour des caïds nous aussi. On proposera au frangin un coup juteux à faire avec eux. Il crachera le morceau, c'est sûr !

Luca resta planté là, à chanceler, visiblement épaté par le plan qu'il venait d'énoncer.

— T'en penses quoi, Berthelot ?

Face au silence de son équipier, il sinua jusqu'à la salle de bains. La lueur du néon l'aveugla pendant quelques secondes. Il secoua énergiquement la tête comme un vieux clébard aurait secoué ses puces. Dans le miroir se dessinait le visage d'un jeune trentenaire, cheveu brun mi-long en bataille, barbe épaisse, œil noir et bouffi. Haleine fétide. Son apparence se rapprochait plus de celle d'un jeune ours brun sorti d'une hibernation prolongée que de celle d'un être humain à proprement parler. Il fit l'effort de prendre une douche, puis se



rasa tant bien que mal, animé par une détermination inébranlable.

Il rassembla ensuite son équipement, passa son holster et y glissa son Glock 21.

— *Petit, tu me surprendras toujours. En route !*

Au fond du salon, Luca pouvait voir clairement, malgré le linceul d'obscurité qui l'enveloppait, l'énorme carcasse de Panzer dans son costume troué et taché de sang. Son visage aussi blanc que la tapisserie. Ses yeux éteints derrière une cataracte grisâtre. Et il le vit contrôler son arme de poing et actionner la culasse dans un cliquetis qui résonna dans sa tête.

— En route, vieux frère ! lui lança Luca en empoignant sa bouteille de Jack Daniels au passage.

Il dévala l'escalier et déboula en bas de chez lui. Le ciel était gris. Un vent frais balayait les rues. Il prit le volant direction la Goutte-d'Or. Par moments, il tournait la tête vers le siège passager, s'attendant à y voir Berthelot. Le mouvement autour de lui, le grand jour, les gens dans les rues, l'effort de concentration qu'il faisait pour conduire, tout cela le ramenait à une certaine lucidité. Il réalisa que la présence de son collègue dans son appartement n'avait pu être qu'une hallucination. Toutefois, il espérait au fond de lui le revoir bientôt. Il profita de l'arrêt à un feu rouge pour boire une rasade de whisky.

— Tu m'as laissé tomber comme une vieille chaussette, hein, Panzer ?

Une dame âgée qui traversait sur le passage piéton devant lui s'arrêta et le regarda attentivement pendant quelques secondes. Elle marmonna quelques mots tout bas et reprit sa marche en s'aidant de sa canne.

Il arriva à l'adresse qu'il avait entrée dans son navigateur.

Sans ralentir, il passa devant l'établissement. Le Rumba Bar était ouvert. C'était effectivement un club de nuit. Il entrevit des filles en petite jupe moulante, skaï et léopard, accoudées au comptoir.

En entrant dans le bar, il garda en tête l'attitude du voyou de base. Il avait pu observer une palette considérable de ce genre de spécimens lors des interrogatoires de garde à vue qu'il avait menés avec Berthelot. L'alcool ne pouvait que l'aider à rendre son personnage plus crédible. Il alla s'accouder au comptoir en affichant une décontraction insolente. Le barman,

qu'il supposa être le frère du dénommé Chulo, vint à sa hauteur.

Au deuxième étage de l'immeuble situé en face de l'établissement dans lequel le lieutenant Luca Ferrand venait d'entrer, derrière d'épais rideaux, un homme décolla vivement ses yeux du téléobjectif braqué vers le Rumba Bar, placé sous surveillance depuis deux jours.

— Nom de Dieu ! Hé ! Dufresne, tu vas jamais me croire !

— Dis toujours... lui retourna l'homme qui décapsulait une canette de bière dans la cuisine du studio.

— Devine qui vient d'entrer dans le rade !

L'inspecteur Dufresne vint s'asseoir derrière les jumelles et plaqua ses yeux dessus.

— Putain ! Mais... c'est Ferrand ! Qu'est-ce qu'il fout là ?!

— C'est à moi que tu demandes ça ?

— Merde, ce con va foutre notre boulot en l'air. Qu'est-ce qu'on fait ?

— T'as son numéro de portable ?

Luca s'assit nonchalamment sur un tabouret tout en matant les jambes des filles qui l'aguichaient de regards lubriques.

— Qu'est-ce que j'te sers, l'ami ? demanda le barman au nouveau venu.

— Un café, mon pote, lui répondit Luca sans quitter des yeux les hôtes conquises.

L'homme revint avec une tasse et la fit glisser sur le zinc vers Luca.

— C'est la première fois que j'te vois ici. T'es pas du coin, on dirait, lui lança-t-il, un brin méfiant.

— Non, j'suis de passage, lui répliqua-t-il en buvant une gorgée de café.

— T'es de passage ? répéta le barman, visiblement peu satisfait de cette réponse.

Luca se contenta de hocher la tête en tâchant de prendre un air aussi patibulaire que son interlocuteur.

— Et tu viens d'où, l'ami ? ajouta le barman insistant.

— Des 3 000.

Le barman lui concéda un clin d'œil et amorça un sourire :

— Ah, fallait le dire plus tôt.

— T'es de là-bas toi aussi ? lui demanda Luca en prenant l'air étonné.

— J'ai grandi là-bas, ouais.

— Cool. Dis-moi...

— Quoi ?

— J'ai un truc à te proposer, enfin... pas à toi directement.

Mais à des gars que ça pourrait intéresser, lui dit Luca à voix basse.

Le barman vint s'accouder en face de lui. Il fit un signe aux hôtessees qui aussitôt allèrent s'asseoir plus loin.

— Je t'écoute.

À cet instant, le portable de Luca se mit à vibrer. Il jeta un œil à l'écran.

*Dufresne.*

Il se leva brusquement.

— Excuse-moi deux minutes, mon ami. Un coup de fil important.

Le barman acquiesça.

Luca sortit dans la rue pour prendre l'appel.

— Dufresne. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon vieux ?

— Ferrand. On est juste au-dessus de toi, en face, au deuxième. On est en planque depuis deux jours. Qu'est-ce que tu fais là, bordel ?

Luca chercha discrètement du regard parmi les rangées de fenêtres.

— Écoute, je suis en train d'infiltrer les lieux. Je me suis fait passer pour un voyou des 3 000. Le barman est méfiant, mais je suis sûr d'arriver à...

— C'est toi qui vas m'écouter très attentivement, Ferrand, l'interrompt son collègue. Tu vas dégager de là en vitesse. On est sur le coup. Tu as été mis à pied. Tu sais ce que tu risques si

tu es pris ? Alors, je vais te faire une fleur parce que je te connais bien, et que je suis pas un gars à balancer.

— J’y suis presque, je te dis. Encore cinq minutes et le type me lâche les contacts des braqueurs...

— Ferrand, tu quittes ce rade sur-le-champ ou je fais intervenir une brigade immédiatement. C’est clair ?

Le ton de Dufresne ne lui laissait aucune alternative.

— OK, OK. Je décroche. Putain de bordel ! jura-t-il en rangeant son portable dans sa poche.

Il fit comprendre au barman qu’il avait une urgence en lui faisant un signe de la main, et remonta la rue vers sa voiture en maudissant Dufresne.

Son incursion dans le bar avait fait grimper en flèche son taux d’adrénaline et l’avait fait presque complètement dessaouler. Il n’était pas du genre à abandonner la partie, mais maintenant, il se trouvait à court d’idées.

Peut-être que sa bouteille pourrait lui inspirer la marche à suivre. Il s’installa au volant, envoya la main sur la banquette arrière et tâtonna pour la trouver. Elle était vide.

Il démarra et se gara deux kilomètres plus loin pour entrer dans un bar se faire servir un whisky au comptoir. Un type saoul accoudé à côté de lui exécuta un quart de tour dans sa direction et parvint à se maintenir en équilibre avec l’aide du comptoir.

— J’te p... paye un c... coup à boire, l’ami ?

Luca le regarda, indifférent, et lui montra son verre.

— J’ai c’qui faut l’ami, merci.

Il paya le reste de la bouteille de JB et quitta l’établissement.

À minuit passé, il errait encore dans les rues de Pigalle.

— Hé, mon loulou, l’interpella un travesti à la chevelure blond platine vêtu de cuir des pieds à la tête et chaussé de talons compensés, ça te dirait de venir faire des galipettes avec moi ?

Luca considéra la créature un instant, mais il était encore suffisamment lucide pour s’apercevoir que quelque chose n’allait pas. Plus loin, une superbe panthère métisse vint se frotter à lui. Il déclina son invitation. Cependant, au fil de ses

déambulations, il finit par trouver tout cela excitant. Deux jeunes demoiselles, beaucoup trop jeunes pour exercer de telles activités, vinrent lui proposer leur service pour la nuit. Il les trouva si délicieuses qu'ils partirent tous trois, bras dessus, bras dessous, en quête d'une chambre d'hôtel. Lucie et Noémie étaient étudiantes. « On fait ça pour payer nos études et notre loyer à Paris ». Lorsqu'ils se retrouvèrent sur le lit de l'une des chambres d'un hôtel sordide, Luca était tellement saoul qu'il s'endormit comme une bûche.

Au petit matin, lorsqu'il ouvrit les yeux, il était nu, en compagnie des deux filles qui l'enlaçaient, nues elles aussi, et profondément endormies. Il n'avait aucun souvenir de ce qu'ils avaient bien pu faire ensemble tous les trois. Le black-out total. Il s'habilla sans les réveiller et quitta la chambre.

Les rues de Pigalle étaient encore baignées des lueurs rouges des établissements de plaisir. Quelques prostituées courageuses arpentaient les trottoirs, en quête de clients matinaux. Dans les containers à ordures, des chats de gouttière cherchaient leur bonheur parmi les déchets des restaurants. Il eut du mal à se souvenir de l'endroit où il avait garé sa voiture. Lorsqu'il finit par la retrouver, le jour s'était levé. L'horloge de bord de l'Audi affichait 6 h 48. Il mit ses lunettes noires, démarra et manœuvra pour quitter son stationnement. Un mal de tête de chien. Comme tous les matins depuis trois semaines.

Soudain, un choc sur la tôle.

Il pila aussitôt et sortit son arme. Ses réflexes répondaient encore présent.

Il bondit par la portière.

Une silhouette drapée dans une robe noire se rua vers lui. Il braqua aussitôt son arme dans sa direction.

— Bouge pas ! ordonna-t-il en armant son automatique.

— Aidez-moi, je vous en prie !

Une voix de femme. Elle retira sa capuche et découvrit son visage.

Ses traits étaient aussi gracieux que ceux d'un ange, et sa peau aussi pâle que la lune, sa bouche d'un rouge carmin

presque noir tant il était sombre. Ses yeux d'un bleu azur si clair qu'ils semblaient illuminer l'obscurité indécise de l'aube. Elle paraissait à peine sortie de l'adolescence.

Elle s'avança encore vers lui, tremblante.

Il rengaina son arme.

Elle se jeta dans ses bras.

Il resta figé, ne sachant que faire.

Le parfum de sa peau. La douceur de ses mains, qui passaient sur ses joues comme si elle était aveugle et voulait deviner son visage. Elle se mit à sangloter contre son épaule.

Il saisit ses poignets pour qu'elle se tourne vers lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mademoiselle ?

Elle leva ses yeux. Deux fenêtres ouvertes sur un ciel vide.

Elle ne le voyait pas.

— Ils vont me retrouver.

Elle parlait avec un accent slave prononcé.

— *Qui* va vous retrouver ?

Elle passa une main sur l'entrejambes de Luca.

— Aidez-moi. Je pourrai vous servir. Je serai à vous. Toute à vous.

Luca retira sa main qui s'apprêtait à faire descendre la braguette de son jean.

— Répondez-moi, reprit-il plus fermement, qui vous veut du mal ?

Elle dirigea ses yeux éteints vers où émanait la voix de l'homme qui lui parlait.

— Emmenez-moi, je vous en supplie.

Luca la prit par la main et lui ouvrit la portière côté passager.

— Grimpez.

Il monta à ses côtés et quitta la rue en trombe.

— Vous allez me dire ce qu'il se passe, enfin ?

Elle était prostrée, se tenait la tête et sanglotait sans bruit.

— Mademoiselle, hé ho, je vous parle...

Il freina brutalement et se gara.

— Écoutez, nous sommes suffisamment loin maintenant. Vous ne risquez plus rien avec moi. Dites-moi tout. Je vous protégerai.

Pour seule réponse, elle vint poser ses lèvres contre les siennes et l'embrassa longuement. Puis elle fit glisser sa robe de soie noire et vint se coller contre lui. Elle ne portait absolument rien d'autre en dessous hormis des talons hauts pourvus de lanières de cuir qui se croisaient sur ses jambes jusque sous ses genoux. Elle l'enjamba avec souplesse pour venir s'asseoir sur son sexe. Luca la laissa faire lorsqu'elle sortit sa queue de son jean pour la faire entrer en elle. Il passa sa main dans ses cheveux alors qu'elle allait et venait sur lui en couvrant son visage de baisers.

— Comment tu t'appelles ? lui murmura-t-il au creux de l'oreille.

— Tanya, lui répondit-elle en gémissant.

— Moi, c'est Luca.

Elle était si chaude, si prête à tout pour qu'il l'emmenne. Pourquoi ? Que craignait-elle ? Qui lui voulait du mal ?

Ils firent l'amour intensément, à l'arrière de la voiture. Il y avait dans leurs échanges quelque chose de profondément animal. Deux instincts à l'état brut. Deux bêtes sauvages confrontées à leur survie. Quand leurs ébats prirent fin, ils étaient essoufflés, l'un autant que l'autre. Elle avait pris sa main dans la sienne et la serrait contre elle. Sa peau avait l'odeur ambrée de la passion, le goût sucré et suave du désir apaisé. Elle s'était endormie. Il reprit le volant et roula jusqu'à trouver un hôtel. Dès qu'ils se retrouvèrent allongés dans la chambre, leurs corps s'em mêlèrent pour fusionner à nouveau. Ils passèrent la journée à faire l'amour, presque sans interruption, presque sans un mot. Ils n'étaient tous les deux que sensation charnelle, rivière organique de plaisir.

Quand le jour s'estompa, ils dormaient profondément, blottis l'un contre l'autre. Le soleil rouge qui disparaissait derrière l'horizon inondait la chambre de clartés sanguines. À les voir enlacés comme ça, qui aurait pu croire qu'ils ne s'étaient rencontrés que quelques heures plus tôt ? Luca ouvrit



les yeux dans l'obscurité naissante, et sa conscience revint peu à peu à la réalité, comme si tout cela n'avait été qu'un rêve. Elle ouvrit les yeux à son tour. Ils étaient toujours aussi froids, deux pierres de jade lisses, sans la moindre expression. Il passa sa main devant. Aucune réaction, aucun mouvement de rétine.

Elle était complètement aveugle.

— Tu n'as plus rien à craindre maintenant, Tanya, lui dit-il en caressant son dos, dis-moi qui te veut du mal, et pourquoi ?

Elle porta l'absence de son regard dans sa direction.

— Tu ne comprendrais pas.

— Est-ce que tu penses que je suis diminué mentalement, ou un truc dans le genre ?

Elle esquissa un sourire pâle.

— Nous ne vivons pas dans le même monde.

— Si tu veux que je t'aide, il faudra que tu m'expliques.

— Je dois quitter la France pour rentrer chez moi, en Russie.

Cette affaire commençait à attiser sa curiosité d'enquêteur.

— Hier, tu me parlais de personnes qui te pourchassaient. Il faut que je sache qui te veut du mal, Tanya.

Elle posa sa main sur sa bouche.

— Tu es policier, n'est-ce pas ?

— Comment tu as deviné ? lui retourna-t-il en retirant sa main.

Son visage gracieux se ferma.

Il attrapa son poignet et observa le tatouage qui s'y trouvait : deux triangles qui se chevauchaient, chacun orné de symboles qu'il n'eut pas le temps de voir en détail. Le même tatouage apparaissait sur son aine.

— Dis-moi ce que tu veux fuir, Tanya ?

Elle dégagea sa main de son emprise, se leva et alla dans la salle de bains en frôlant les murs, le laissant cloué sur le lit. Il entendit l'eau de la douche couler. Il repassa dans son mental les images de leur rencontre et ce qu'elle lui avait confié, mais le sommeil le gagna, et il finit par se rendormir.

À son réveil, la porte de la salle de bains était ouverte.

Tanya n'était plus là.

Sa rencontre avait été un électrochoc. Il ne s'expliquait pas pourquoi, mais il s'était attaché à elle au point de ressentir un manque profond. C'était peut-être cela qu'on appelait le coup de foudre... Il ne s'écoulait pas une minute sans qu'il repense à la nuit qu'il avait passée avec elle. L'avait-elle ensorcelé ? Qui était-elle ? Que cachait-elle ? Et surtout : *que fuyait-elle* ? En plus du désir de la revoir qui brûlait en lui, elle avait réveillé son instinct de flic, et cela expliquait certainement aussi son attachement soudain. Dans les jours qui suivirent, il rassembla toute sa volonté pour tenir le coup et ne plus boire. Il entreprit de ranger de fond en comble son appartement. Il s'affairait sans se laisser une minute de répit, de peur de craquer et d'ouvrir une autre bouteille. Sylvie l'avait appelé pour lui demander s'il était toujours disponible pour garder leur fils. Évidemment qu'il l'était. Julien était tout pour lui. Il espérait qu'elle lui pardonnerait un jour toutes ces années d'absence, ces années d'aveuglement, et qu'ils se réconcilieraient. Elle avait été la meilleure des épouses, compréhensive au-delà du possible, et aimante. En retour, il n'avait été qu'une ombre, un courant d'air. Bien sûr, il aimait son boulot, c'était sa seule manière d'exister, sa réponse à toute la folie et l'absurdité du système. Luca était un idéaliste. Et son fils Julien était le fruit de son espoir en un monde meilleur. C'était pour lui qu'il se battait.

— Papa !

Son fils faisait de petits bonds sur place, ses boucles blondes dansaient sur ses épaules. Sa frimousse était éclairée par un sourire qui désarmait Luca un peu plus chaque fois.

— Dans mes bras, champion !

Sylvie lâcha la main de Julien qui courut se jeter dans les bras de son père.

— Tu as l'air fatigué, ça va aller ? lui dit-elle tout bas en lui faisant la bise.

— Ne t'inquiète pas. On va s'amuser comme des petits fous tous les deux, pas vrai p'tit bonhomme ? dit-il en prenant son fils en poids pour le chahuter.

— Oh oui, papa ! On ira au cinéma, hein ? Tu m'as promis.

— Mais oui, et on ira même faire un tour à Disneyland.

Sylvie le regarda en ouvrant grand les yeux. Tous les deux s'étaient entendus pour donner à leur fils une éducation raisonnée, sans le couvrir de cadeaux continuellement.

— Enfin, si tu es sage, bien sûr, ajouta Luca en faisant un clin d'œil à son ex-compagne.

Il était 21 h 30 quand il déposa un baiser sur le front de son fils et lui souhaita bonne nuit. Il se laissa tomber dans le divan et essaya de se relaxer. Mais au fond de lui, une pensée maintenait la tension. Elle ne l'avait pas lâché depuis la veille. Elle l'avait suivi, comme une ombre silencieuse, derrière les images qui défilaient sur l'écran de cinéma, dans l'arrière-goût de chaque bouchée de hamburger qu'il avait ingurgitée au McDonald's avec Julien... Dans chacun des éclats de rire de son fils... Tanya.

« *Ils vont me retrouver.* »

Son visage délicat, si parfaitement dessiné. Son innocence de jeune femme, assombrie par une perversité obscure qui contrastait d'une manière tout à fait mystérieuse, et qu'il n'arrivait pas à expliquer.

« *Aidez-moi, je vous en prie.* »

Sa détresse.

Dans ses yeux mornes, dépourvus de vie, il se rappela pourtant avoir vu une peur intense. Elle était en danger. Un danger imminent. Il ne pouvait pas rester là, sans rien faire, allongé sur ce canapé, et se contenter de couvrir son visage implorant du rideau de l'oubli. Il ne parviendrait pas à la

chasser de ses pensées, pas plus qu'il n'arriverait à trouver le sommeil. Il sentit peu à peu la tension monter, au fur et à mesure que les questions se pressaient les unes après les autres à la porte de son esprit.

Il se leva brusquement et alla chercher son téléphone.

— Ferrand ? Je suis en plein match, t'es au courant que c'est la coupe du monde ?

Le lieutenant Bernard Michaud. Son seul ami après Berthelot. Ils avaient fait l'école de police ensemble et leurs chemins s'étaient séparés. Luca avait été reçu au concours d'entrée à la crim' en même temps que lui. Après deux années passées au 36 quai des Orfèvres, Michaud n'avait pas accroché. C'était un tendre, un bisounours jeté dans la fosse aux lions. Travailler à la criminelle demandait une certaine rudesse qu'il n'avait pas. Il avait alors intégré le service de l'identité judiciaire où il était chargé des fichiers ADN, et où il se sentait à l'aise.

— Bof, tu sais, le foot et moi... lui répondit Luca en prenant un ton blasé.

— J'ai appris pour Berthelot, ça nous a tous attristés. On l'aimait bien ici, à l'IJ. Et quel sale coup pour toi, la fusillade. Est-ce que tu t'en sors ?

— Je tiens le coup, merci.

— T'aurais pu passer un coup de fil.

— Envie de voir personne.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— OK, qu'est-ce que je peux faire pour toi, Luca ?

— J'ai rencontré une fille récemment, un matin dans Pigalle. Elle s'est presque jetée sous mes roues. Elle avait besoin d'aide, et m'a confié être menacée. J'ai bien senti qu'elle était sérieuse. Je pense que sa vie était réellement en danger. Lorsque je lui ai dit que j'étais flic, elle s'est volatilisée.

— D'accord. Et tu veux que je cherche dans les derniers registres médico-légaux pour voir si elle ne serait pas en train de reposer dans un tiroir réfrigéré, c'est bien ça ?

— T'as tout compris, Michaud.

— Très bien, donne-moi son nom si tu l'as, et son signalement.

— Elle m'a dit s'appeler Tanya. Je n'ai que son prénom. C'est une jeune fille d'environ vingt-cinq ans, d'origine slave. Brune. Corpulence moyenne. Un mètre soixante. Yeux bleus. Une particularité : elle est non voyante.

— Je te rappelle d'ici un jour ou deux, dès que j'aurai vu ce que l'IML<sup>1</sup> a rentré comme nouveaux arrivants.

— Merci. Je savais que je pouvais compter sur toi, mon vieux.

Deux jours plus tard, quand Luca se connecta à l'intranet de la brigade criminelle, il vit que les inspecteurs Dufresne et Girard avaient mis sous les verrous l'équipe des *Espagnols* au complet. Le fameux Chulo était bien l'un des braqueurs et frère du gérant du Rumba Bar, qui avait lui aussi été arrêté pour complicité et blanchiment d'argent.

Julien était triste de quitter son père, mais sa mère lui manquait autant. Un mal pour un bien. Luca accompagna son fils jusqu'à la maison des parents de Sylvie où Julien et elle résidaient temporairement en attendant qu'elle trouve un appartement. Il était 19 h 42. Le périphérique était fluide. Julien s'était endormi à l'arrière de l'Audi.

Le portable de Luca, fixé sur le support du tableau de bord, se mit à vibrer bruyamment. Le nom de Michaud apparut sur l'écran digital. Luca décéléra et se plaça sur la voie de droite avant d'accepter l'appel en mains libres.

— Salut, mon vieux. Tu as du nouveau ?

— Salut. Oui, j'ai quelque chose pour toi.

— Je t'écoute.

— Le corps d'une fille qui correspond au signalement que tu m'as donné a été retrouvé. Mais je te préviens, c'est moche.

Il déglutit difficilement et serra les dents comme pour se préparer à encaisser un uppercut.

— Où a-t-elle été trouvée ?

---

<sup>1</sup> Institut médico légal.

— Quartier Pigalle. Dans un container à ordures.  
— Est-ce que vous avez pu l'identifier ?  
— Justement, on n'a pas pu.  
— Pourquoi ?  
— D'abord parce que son ADN n'apparaît pas dans nos fichiers. Ensuite, et c'est là que ça devient glauque, parce que sa tête était manquante. Sectionnée net. Ainsi que ses deux mains.

Un frisson glacé parcourut la colonne de Luca.

— Donc pas de biométrie, et pas d'identification possible, ajouta Michaud.

Luca vit dans le rétroviseur que Julien s'était réveillé.

— Allô... Luca, tu es toujours là ?

— Oui, oui, mon fils est à côté.

— L'autopsie sera faite demain. On pourra aller à l'IML pour que tu reconnaises son corps, ou pas.

— Tu oublies que je suis mis à pied.

— Tu te présenteras en tant que témoin. Ta suspension n'entrera pas en compte.

Luca était sonné.

— Luca ? Tu veux continuer cette enquête, ou pas ?

— Oui, oui, bien sûr...

— C'est parfait, je t'attends demain matin à 9 h à l'institut médico-légal, quai de la Rapée, si ça te convient.

— Ça me va.

Vers 22 h, la boîte mail de Luca émit un signal de notification.

« Michaud – nouveau message »

« Je t’envoie des photos du corps de la fille en pièce jointe. Elle portait des tatouages. Inutile de venir si tu ne les reconnais pas. »

Son index resta levé quelques secondes au-dessus de la touche entrée de son PC. Il expira longuement pour chasser son appréhension, puis laissa tomber son doigt sur le clavier. Le fichier image s’ouvrit.

Quatre photos apparurent sous ses yeux. Les prises de vue étaient toutes celles de tatouages, en gros plan. La blancheur virginale alternait avec le noir mat de l’encre qui avait été, point par point, injectée sous l’épiderme imberbe laiteux, blanc comme la neige.

La gorge de Luca se noua.

Deux triangles, joints l’un à l’autre sur un côté, remplis de signes cunéiformes. Écriture ésotérique inconnue, finement calligraphiée. C’était bien le tatouage que portait Tanya au poignet gauche. Sur les deux autres clichés se dessinait ce même tatouage. Celui-ci se situait sur l’aine. Luca resta un long moment devant l’écran, essayant d’absorber la douleur que provoquaient ces images.

S’il se fiait à celles-ci, il s’agissait de Tanya.

Puis, le doute s’installa. Ces clichés étaient des gros plans.

Il fallait qu’il soit certain. Il ne pouvait pas se contenter de ces quelques centimètres carrés de peau pour confirmer à Michaud qu’il s’agissait bien d’elle.

Il éteignit l’écran.

*Et maintenant, je suis bon pour une nuit blanche.*

Il alla s'allonger sur son lit et éteignit la lampe de chevet, même s'il était convaincu que ses yeux resteraient grand ouverts sur le plafond obscur, et que la position horizontale lui deviendrait très vite inconfortable. Une solution émergea alors. La nécessité fit sauter les verrous de l'interdit. Il fallait qu'il dorme, à défaut d'oublier les images qui s'étaient fixées sur sa rétine.

Deux triangles équilatéraux parcourus de symboles, aussi étranges qu'incompréhensibles.

Il se redressa et alla se servir un verre de whisky.

Puis un autre...

... Et un autre encore.

Jusqu'à ce que le sommeil éthylique l'enveloppe enfin.

\*

Le vieux bâtiment de briques rouges de l'institut médico-légal qui bordait la Seine semblait sorti d'un autre temps. Derrière lui, les tours modernes rappelaient que l'époque actuelle était bien le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Il traversa le pont d'Austerlitz et croisa quelques joggers matinaux. L'espace d'un instant, il regretta son laisser-aller de ces dernières semaines. Le terme *déchéance* aurait été plus approprié pour définir la tournure qu'avait prise sa vie. Il pressa le pas pour arriver à l'heure. Michaud était un gars très à cheval sur les principes. Et Luca attendait beaucoup de lui. Il pourrait lui ouvrir des portes que sa mise à pied lui interdisait de franchir. Aujourd'hui en tout cas, il avait été officiellement convoqué pour venir identifier un corps, et c'était par la grande porte qu'il entra à l'institut médico-légal.

Il longea une vieille coursive intérieure aux arches de briques rouges et emprunta un escalier qui s'enfonçait sous le ventre du bâtiment. Puis, un autre couloir, tout aussi froid et silencieux qu'un monastère pendant l'office. Michaud l'attendait devant la porte battante de l'une des dix salles d'autopsie de l'institut. Il tirait nerveusement sur une cigarette



qu'il s'empressa d'écraser dans un cendrier mural lorsqu'il vit son ami approcher.

— Luca ! Ça faisait une paye, lui lança Michaud en ouvrant les bras.

— Alors, mon vieux, tu devais pas arrêter de fumer, toi ? lui retourna Luca après une brève accolade.

— M'en parle pas, j'ai tout essayé. Le patch, l'acupuncture, et même l'hypnose... Rien à faire. Et toi, dis donc, excuse-moi mais tu as une vraie gueule de déterré, tout va bien ?

— Disons que ça pourrait aller mieux. Entre la mort de Berthelot, ma suspension, la séparation avec Sylvie...

— Bienvenue au club, répliqua Michaud avec un sourire amer, Brigitte et moi avons divorcé il y a trois mois.

— J'ai l'impression qu'entre flic et mariage, il faut choisir, constata Luca. Presque tous les collègues que je connais sont soit séparés, soit sur le point de l'être.

— Tu sais ce qu'aurait répondu Berthelot à ça ? lui demanda son collègue avec un clin d'œil.

— *La malédiction du flic*, répondit Luca du tac au tac.

La citation de Panzer installa un moment de silence entre les deux amis.

— Bon, tu es prêt ?

Luca hocha la tête sans trop de conviction.

— Allons-y.

Michaud poussa l'un des battants de la salle d'autopsie et entra le premier.

Au centre de la vaste salle rectangulaire, baignée par les effluves de javel mélangés à ceux d'aérosols bactéricides, se trouvait une table sur laquelle reposait le corps dépourvu de tête. Un légiste était affairé dessus à pratiquer divers prélèvements, selon toute vraisemblance.

— Salut, François, lança Michaud à l'attention de l'homme en blouse blanche.

— Bonjour, Michaud, quel bon vent t'amène ?

Le légiste posa ses instruments et ôta ses gants pour saluer son ami.

— Je suis avec une personne qui aurait rencontré une jeune femme correspondant au signalement de la victime. Tu fais quoi dessus, sans indiscrétion ?

L'homme, âgé de la cinquantaine environ, au visage long et austère, prit un instant pour considérer Luca des pieds à la tête. Les deux hommes se saluèrent d'un geste. Le légiste remit ses gants et reprit son travail sur le corps.

— Je suis en train de faire des prélèvements sur les parois utérines. On peut déjà être sûr d'une chose, cette fille avait des activités sexuelles quotidiennes et intenses. C'est le moins qu'on puisse dire.

Luca s'approcha de la table. Une odeur de chair froide faisantée le saisit. Le légiste était en train de faire aller et venir dans l'entrejambes du cadavre un outil long, en acier chirurgical, pourvu de câbles tendeurs qu'il actionnait depuis une poignée articulée. Le sexe de la jeune femme était entièrement épilé. Luca aperçut les deux billes chromées d'un piercing à son nombril. Le tatouage des triangles au niveau de l'aîne était bien le même que celui qu'il avait vu sur la peau de Tanya.

Mais ce n'était pas elle.

Michaud jeta un œil à Luca. Ce dernier fit non de la tête.

— Tu es sûr ? lui demanda-t-il.

— Certain. Ce n'est pas elle.

— La mort est survenue avant que la tête ait été sectionnée, dit le légiste. Les auteurs du meurtre cherchaient à dissimuler l'identité du corps.

— Généralement, ils s'y prennent autrement, remarqua Luca, le feu reste l'option la plus efficace pour rendre l'identification impossible.

— Exact, répondit l'homme en blouse blanche, mais ce genre de méthode fonctionne tout de même. Il est fréquemment employé dans des pays comme la Turquie, les Philippines, et plus généralement dans les régions pauvres du globe, là où les services intérieurs ne disposent pas de fichiers génétiques.

— Quelle est la cause de la mort ? demanda Michaud.

— Elle a été empoisonnée. Arsenic, apparemment, mais je ne suis pas encore sûr.

Luca observa quelques secondes le cou qui était coupé net sans que le plus petit lambeau de peau, de chair ou de tissu musculaire en dépasse.

— Avec quoi ont-ils fait ça ?

— Une lame affûtée. De grande taille. Probablement un ustensile de boucherie, ou médical. Difficile à évaluer. Il y a eu découpe. Aucune compression qui pourrait laisser penser au choc d'un coup de hache ou de machette. Aucune brûlure qui aurait pu être causée par la lame d'une scie circulaire. Le ou les auteurs ont pris leur temps pour découper soigneusement la tête. Les mains ont été tranchées avec la même méticulosité.

— L'auteur pouvait avoir des notions de chirurgie ? demanda Luca.

— Pas forcément, mais il n'en était pas à son coup d'essai.

— Est-ce que nous avons quelque chose qui puisse constituer le début d'une piste pour identifier cette pauvre fille ? demanda Michaud.

— Elle était âgée d'environ vingt-cinq ans, et comme vient de le révéler l'analyse de l'appareil génital, elle avait une activité sexuelle intense.

— Une prostituée ?

— Possible, répondit l'homme en blouse blanche. En tout cas, reprit-il en se déplaçant autour de la table, si c'en était une, elle était spécialisée dans certaines pratiques.

Le légiste souleva tour à tour les poignets et les chevilles du corps, marqués de lésions et de plaies.

— Des pratiques de quel genre ? questionna Luca.

— Du genre extrême, répliqua le légiste.

Ce dernier se pencha vers la défunte et l'attrapa à bras le corps pour la retourner sans ménagement sur la table d'autopsie.

— Regardez.

Il désigna des lacérations multiples qui apparaissaient dans le dos, sur les épaules, la région lombaire et les fesses.

— Ce sont des coups de fouet, dit l'homme en blouse blanche. Et les marques autour de ses poignets et de ses chevilles celles de liens métalliques, peut-être des menottes, mais plus probablement des chaînes. J'ai relevé des traces de rouille. Tout ça indique clairement que cette jeune femme s'adonnait à des pratiques SM poussées. Et ce quotidiennement.

Michaud se grattait le crâne, perplexe.

— Elle y était contrainte ? demanda Luca.

— C'est probable, mais on ne peut rien affirmer. Dans ce genre de perversion, la frontière entre la contrainte, la soumission, le désir et la douleur n'est pas vraiment distincte. C'est d'ailleurs là-dessus que reposent ces pratiques.

— Mais... ces marques sont de véritables blessures ! s'exclama Luca.

— Oui. Et pour beaucoup, elles ont été cautérisées et désinfectées au moyen de produits médicaux.

— Tu veux dire qu'elle recevait des soins après qu'on les lui avait infligées ? demanda Michaud.

— Exactement.

— Quelle est votre hypothèse ? demanda Luca au légiste qui paraissait s'être fait une idée précise de qui avait été cette jeune femme avant sa mort.

— Selon moi, elle était ce qui est appelé dans ce milieu *une soumise*. Quotidiennement, elle subissait de la part de ses maîtres des tortures multiples et variées. On voit ici des cicatrices de brûlure, visiblement faites avec un fer chauffé à rouge – le légiste désigna des taches lisses, plus claires, qui couvraient l'épiderme en divers endroits du corps. Toutes ces marques font état de la nature extrême des supplices qu'on lui infligeait, de son plein gré... ou sous la contrainte.

— Bon sang, quel enfer elle a dû vivre ! laissa échapper Luca.

— Je peux me tromper, ajouta le légiste, mais d'après tous les éléments que j'ai pu relever, je suis convaincu qu'il s'agissait d'une esclave. Une esclave sexuelle qui appartenait corps et âme à ceux qui lui ont ôté la vie.

